

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 132—Samedi, 13 novembre 1886  
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$8.00



L'AUTOMNE — L'HIVER

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 novembre 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Novembre. — Causerie. — Un cinquième au whist. — Primes du mois d'octobre. — Du Niger au Soudan Central. — Le général Uhrich. — Théâtres et amusements. — La mode pratique. — Choses et autres. — Rébus. — Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : L'automne. — L'hiver. — Le général Uhrich, défenseur de Strasbourg, récemment décédé. — Voyage dans l'Afrique équatoriale. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	350
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



DEPUIS quinze jours on a pendu deux ou trois condamnés à mort.

On pend beaucoup en Canada.

Notre gouverneur-général, en conseil, n'a pas souvent exercé jusqu'à présent son droit de grâce, et ce n'est pas à lui qu'on pourra adresser le reproche que l'on fait à M. Grévy, d'être trop indulgent et d'arracher au bourreau les victimes que lui envoient les tribunaux.

Cependant, parmi tous ceux qui ont été exécutés, depuis quelques années, il est possible qu'il s'en trouve un qui n'ait pas mérité la mort ou envers qui on aurait dû user de clémence.

La seule pensée qu'un innocent ou un fou puisse être pendu me remet en mémoire des vers bien connus.

Dans ces nuits froides et neigeuses de novembre surtout, l'idée exprimée par le grand poète produit une impression plus frissonnante et plus terrible encore.

Elle éveillera chez vous des souvenirs, vous penserez alors aux exécutions injustifiables ; l'histoire fera passer devant vos yeux : Marie Stuart, dont la tête est tombée sous la hache du bourreau ; le duc d'Enghien, fusillé dans les fossés de Vincennes ; Louis XVI, guillotiné en place de la révolution, etc, etc... mais la liste est trop longue et je crois que vous avez d'autres noms dans l'esprit.

Oui, le remords d'avoir donné une victime à l'échafaud, doit être terrible, sans trêve et sans arrêt.

..... L'obscur tombeau se rouvre,  
Qu'on le fasse profond et muré, qu'on le couvre  
D'une dalle de marbre et d'un plafond massif,  
Quand vous avez fini, le fantôme pensif  
Lève du front la pierre et lentement se dresse....  
Mettez sur ce tombeau toute une forteresse,  
Tout un mont de granit, impénétrable et sourd,  
Le fantôme est plus fort que le granit n'est lourd.  
Il soulève ce mont comme une feuille morte.  
Le voici, regardez, il sort ; il faut qu'il sorte !  
Il faut qu'il aille et marche et traîne son linceul !  
Il surgit devant vous dès que vous êtes seul ;  
Il dit : " C'est moi ; " tout vent qui souffle vous l'apporte  
La nuit, vous l'entendez qui frappe à votre porte....

N'est-il pas vrai que ces vers donnent beaucoup à penser ?

\*.\* C'est ainsi que de Lorimier, Duquette, Cardinal et leurs nobles compagnons d'échafaud ont soulevé plus d'une fois la pierre de leur tombeau pour venir réveiller leurs bourreaux.

C'est ainsi que Sanguinet, Hindeland, traînant leur linceul, ont surgi devant leurs juges, dans la nuit, en leur disant : " Nous voici."

En vain leurs persécuteurs, arrivés au pouvoir, comblés d'honneurs, pourvus de places, gorgés d'or, cherchent à fuir cette vision terrible, toujours les spectres les poursuivaient, les harcelaient, hantaient leurs rêves et, chaque fois qu'ils buvaient ou margeaient, un souffle froid passait près de leurs lèvres et une voix plus faible qu'un soupir mais plus forte qu'un tonnerre, ne se faisant entendre que d'eux seuls, disait : " Nous sommes là !... "

Si grand que vous soyez, vous qui versez inutilement une goutte de sang, la tache retombe sur vous, s'étend et vous couvre tout entier sans que rien puisse la faire disparaître !

Ces temps sont loin, dira-t-on ; cherchez plus près de vous et dites s'il ne se trouve pas une victime qui n'a pas apparu hier et qui ne viendra pas encore demain se dresser, blême et muet, devant les yeux de ses assassins !..

\*.\* Je vous parle de temps en temps, quand l'occasion s'en présente, des traits de générosité que l'on signale dans n'importe quel pays, et des moyens adoptés pour soulager la misère, car ce dernier sujet est inépuisable et toujours à l'ordre du jour, tandis que le premier est plus rare.

Hélas ! notre pays n'occupe pas, je crois, une des premières places dans la liste des nations qui se distinguent par leur charité et leur prévoyance.

L'autre jour, je vous ai entretenu du don royal fait à l'Institut de France par le duc d'Aumale, et cette fois encore c'est de notre mère-patrie que nous vient un nouvel exemple de charité.

Il ne s'agit plus d'un prince, d'un descendant de la plus noble famille du monde, d'un fils de roi, mais d'une simple bourgeoise propriétaire d'un magasin de nouveautés, du *Bon Marché*, l'une des plus importantes maisons de Paris, qui occupe plus de trois mille employés.

Vers le milieu du mois dernier, tout le personnel du magasin fut prié de se réunir dans la grande salle, afin de recevoir une communication intéressante, et voici ce que le directeur leur dit tout simplement et sans phrases :

M. Boucicaud a fondé, le 31 juillet 1876, une caisse de prévoyance, alimentée exclusivement par les libéralités annuelles de la maison, et destinée à constituer un capital remis à l'employé à sa sortie du *Bon Marché*.

Mme Boucicaud, en vue de compléter l'œuvre de son mari, a définitivement institué, le 4 août 1886, une caisse de retraites. Désirant que cette caisse fonctionne, sans aucune retenue sur les appointements des employés, Mme Boucicaud, pour la dotation, a prélevé un million sur sa fortune personnelle.

Cette somme, productive d'intérêts, est suffisante pour subvenir aux besoins actuels de la caisse.

Mais, préoccupée d'assurer après elle d'une manière certaine l'avenir des employés et le fonctionnement de la caisse, Mme Boucicaud vient de lui faire, *aujourd'hui même*, devant Me Gatine, notaire, donation d'une autre somme de quatre millions en nue propriété, et dont elle se réserve seulement l'usufruit.

\*.\* Citer de telles paroles, c'est faire comprendre toute l'élevation de caractère, l'esprit de charité, le bon cœur de cette généreuse femme.

Partout où elle passe, elle laisse des souvenirs.

Elle a fondé une maison de retraite pour les vieillards, à Fontenay-aux-Roses, où elle habite l'été ; en Bourgogne, elle a fondé des écoles ; elle établit et dote des hôpitaux ; elle a donné trente mille piastres à l'Institut Pasteur, dix mille à l'Œuvre des Couvertures, etc., etc.

Pour encourager ses employés dans la voie de l'épargne, Mme Boucicaud reçoit leurs économies au taux de six pour cent, intérêt très élevé en France, et les déposants savent bien que leur argent est en bonnes mains.

Cette patronne, comme on en voit peu, est une véritable mère de famille pour son personnel.

A côté des magasins elle a bâti un très grand hôtel pour loger les jeunes filles qui n'habitent pas dans leur famille, et les plus jeunes employés.

Une jeune fille de la maison doit habiter chez ses parents ou dans cet hôtel.

Elle a ouvert, pour ses employés, des cours de musique, de langues étrangères, une salle d'armes, etc., etc.

Aucun des commis du *Bon Marché* n'est et ne peut être socialiste dans ces conditions là.

\*.\* Si je vous ai cité cet exemple, c'est surtout pour qu'il soit connu des patrons de grandes maisons de notre pays, et pour les engager à le suivre, autant qu'ils le peuvent, car je sais bien que tous

n'ont pas en caisse les millions de Mme Boucicaud.

Que les commis-marchands du Canada ne croient pas cependant que Paris est le paradis des employés, et qu'ils ne se pressent pas trop de boucler leurs malles pour aller partager le bonheur des calicots du *Bon Marché*.

Tout n'est pas rose à Paris, tant s'en faut, et à côté du brillant côté de la question, je vais vous montrer le revers de la médaille.

" En ce moment, dit un journal parisien, il se manifeste dans le commerce de la chaussure des réclamations de la part de ses employés vendeurs, contre l'usage de tenir ouverts ses magasins jusqu'à dix heures du soir en semaine, et *le dimanche*, jusqu'à sept heures. Ils demandent que leur journée se termine à huit heures en semaine et à quatre heures le dimanche."

Sac à papiers ! quinze heures de travail tous les jours en semaine et neuf heures le dimanche, mais il y a de quoi devenir nihiliste, à la fin !

Nous sommes plus avancés que cela en Canada.

Au lieu de chasser les sœurs de charité des hôpitaux, les ministres feraient bien mieux de s'occuper un peu du repos du dimanche.

A défaut de religion, le bon sens et l'humanité devraient au moins s'imposer.

Les marchands de chaussures qui exploitent ainsi leurs employés ne sont pas même des sauvetiers, car ils se conduisent en tyrans.

\*.\* La lecture des comptes-rendus des séances des tribunaux est parfois des plus intéressantes.

Tout le monde est certainement sous l'impression que chacun a le droit d'élever des abeilles chez lui, et que ces insectes, emblèmes du travail, chantés par Virgile et bien d'autres poètes, devaient être classés parmi les plus utiles de la création.

Il paraît que la poésie est encore là en désaccord avec la vie pratique.

Un forgeron écossais, de notre pays, vient d'intenter une action à un de ses voisins, qui possède quatre-vingt ruches d'abeilles, et on doit reconnaître qu'il ne semble pas avoir eu tort.

Ces abeilles, d'après le plaignant, constituent une véritable nuisance pour les voisins et plus particulièrement pour lui. Elles piquent les chevaux de ses clients et lui causent de bien des façons un dommage considérable.

La cause a même été plaidée, et le jury lui a donné gain de cause, mais le juge, alléguant que le cas était nouveau, l'a réservé pour être discuté devant les autres juges, ses confrères.

Cette cause ne manque pas de piquant.

\*.\* Les nouvelles qu'on reçoit du Nord-Ouest, ne sont pas des plus rassurantes. Non que les sauvages et les métis s'agitent, mais les points noirs viennent du côté des blancs.

Cinq soldats anglais, de la police montée viennent de prendre la poudre d'escampette en emportant la caisse.

Tout le township McGregor vient d'être balayé par le feu.

La ville de Calgary composée surtout d'anglais et d'écossais, a failli devenir la proie des flammes. On en a sauvé à grand peine une partie et les pertes sont très importantes.

Comme tout fait croire que ces incendies sont l'œuvre de un ou de plusieurs incendiaires, le maire de cette ville a cru devoir faire appel à la loi de Lynch et a dit aux citoyens qu'il leur donnait l'autorisation de faire ce qu'ils voudraient de tout individu blanc, sauvage ou métis surpris en flagrant délit et mettant le feu.

Décidément ces territoires du Nord-Ouest ne sont pas précisément l'Eldorado qu'on nous faisait entrevoir.

\*.\* Je vous ai parlé, dans un des derniers numéros, de l'excellente organisation de l'Union des Commis-Marchands.

Cette société, qui mérite d'être encouragée de toute manière, doit donner prochainement, le 15 et le 16 courant, deux représentations à son bénéfice.

La pièce choisie est " le Bossu," l'un des chefs-d'œuvre de Paul Féval.

LÉON LEDIEU.



NOVEMBRE

L'aurore ne luit plus sur les champs désolés ;  
Les troupeaux ont quitté les luzernes sauvages ;  
De farouches clameurs s'élèvent des rivages ;  
La bise emporte au loin les artistes ailés.

Plus d'enfants aux boequets ! plus de nids aux feuillages !  
Plus de gais moissonneurs attroupés dans les blés !  
Plus de doux tête-à-tête à l'ombre des treillages !  
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés !

C'est le mois où les morts, qui souffrent sous la terre,  
Désertant des tombeaux l'enceinte solitaire,  
Jettent au vent du soir de lamentables cris. . .

Oh ! ne restons pas sourds à leurs voix oppressées !  
Allons tous visiter leurs tombes délaissées  
Et prier, un moment, pour ces pauvres proscrits !

W. CHAPMAN.

Montréal, 1er novembre 1886.

CAUSERIE

..... Vendredi, 22 octobre 1886.

Il est cinq heures du matin... Tout dort dans la maison, je me lève pour jouir à mon aise de la beauté, de la grandeur d'un matin d'automne au Canada.

Comme tout y parle de Dieu et quelle ingratitude serait-ce de ne pas renvoyer à cet Etre Suprême la gloire et l'honneur qu'il fait à sa création.

Le soleil vient à peine de dorer l'horizon de ses pâles reflets : une légère brise agite le feuillage jauni des arbres voisins, et tranche irrévocablement les fibres qui le retenaient aux branches naguère si vigoureuses... Regardez ce roi de la forêt comme il est droit et fier ; comme il lui répugne de déposer les vêtements somptueux de son règne de sept mois, cela me fait penser à notre pauvre candidat battu. Il lui a bien fallu abdiquer en faveur de son ennemi le siège qu'il occupait depuis dix-sept ans, et le laisser revêtir la pourpre si orgueilleusement portée pendant ce temps.— C'est triste, oh ! oui, ma chère Hermance, ainsi vont les choses dans le monde. . . !

Vous venez de toucher, bien que très délicatement, la corde sensible de ma lyre : depuis de longues semaines, j'aurais voulu remercier cette aimable Ninette, de son accolade toute fraternelle et lui renouveler l'assurance de ma profonde affection, car à son âge, c'est ce mets qu'on déguste avec plus d'avidité, quand le malin Cupidon n'a pas eu la témérité de lancer ses flèches enflammées autour de nous. Et je continue donc, j'aurais voulu la remercier, mais incapable de joindre convenablement deux idées, je me contentais de penser à vous tous, aux charmantes lectrices, qui sont tout mon cœur à moi.

Aujourd'hui, plus hardie que vous, ma bonne Hermance, qui craignez de faire fâcher ceux qui ne pensent pas comme vous, ma toute chère, je veux au moins exprimer ma pensée : c'est le seul privilège que nous ayons, nous, pauvres femmes, et je vous dis :

« Entendez-vous leurs chants joyeux  
« Répétés par nos grands bois ?  
« Ces héros jeunes, mais valeureux,  
« Vont à Québec dicter les lois !!!

Eh ! Quoi vous ne me faites pas taire, ma bonne Hermance, quand je vous parle politique ? vraiment, c'est un peu fort, me direz-vous, mais depuis quelques mois, on ne parle que cela chez nous, c'est bien naturel, avouez-le, de s'en ressouvenir quelques jours après la lutte.

Oui, nous avons eu l'honneur de voir, dans cette élection, les plus forts jouteurs des deux partis ; de elections et vaillants politiques... il faut vous dire que la famille y était intéressée... Je m'aperçois que j'avance sur un terrain un peu trop brûlant, il vaudrait mieux rétrograder, n'est-ce pas ? Ninette parle cigarettes, ça tient un peu de l'homme ; Reine parle de la femme gagne-pain, ce qui est une tâche qui semblerait plus justement dévolue à

l'homme ; Hermance parle d'emménager son nouvel appartement, et elle a l'air de bien conduire ses ouvriers, mais vous me direz : Parler politique c'est audacieux pour une femme, j'en conviens et je fais mon paquet pour retourner à ma chambre, où ma sœur, toute surprise de mon absence au lit, demande à ma mère si je suis partie pour l'église (qui est à quelques pas de notre demeure). Eh ! bien ma chère Hermance, oubliez vite mes impertinences, et faites nous encore souvent et longtemps le plaisir de vous lire.

Bien à vous,

MARGUERITA.

UN CINQUIÈME AU WHIST

Ç'ÉTAIT au fort Laramée, où je me trouvais, en 1885. Nous avions joué au whist toute la soirée ; notre enjeu était un dollar pour les points et vingt pour tout. Max, qui était toujours heureux, avait gagné cinq fois de suite ; cette bonne action avait donné à sa figure un air de satisfaction qui était loin de nous faire rire, au contraire, nous qui étions les perdants. Tout à coup, nous le vîmes changer de couleur : il hésitait à jouer ; cela nous surprit d'autant plus que personne ne jouait plus vite ni mieux que lui, tant il possédait son jeu.

— Jouez donc, Max, à quoi pensez-vous ? demanda impatiemment Baker, un autre officier de l'armée américaine de la frontière.

— Chut ! dit Max, d'un ton qui nous fit tressaillir, et en devenant d'une extrême pâleur.

— Vous êtes indisposée ? dit un autre qui s'apprêtait à se lever, croyant que notre ami se trouvait mal.

— Pour l'amour de Dieu, rester assis, ne bougez pas, reprit Max d'un ton de voix qui annonçait toute à la fois la terreur et la souffrance, et, laissant tomber ses cartes, il ajouta : Si vous tenez à ma vie, ne bougez pas.

— Que peut-il avoir en tête ? a-t-il perdu la raison demanda Baker en s'adressant à moi.

— Ne vous levez pas, ne remuez pas, s'écria de nouveau Max, d'une voix basse et terrifiée, avec un accent que je n'oublierai de ma vie. — Si vous faites un seul mouvement, je suis un homme mort.

Nous échangeâmes quelques regards, il continua :

« Restez immobiles, et peut-être tout se passera-t-il bien... Je sens un *rattle snake* autour de ma jambe... »

Notre premier mouvement fut de reculer nos chaises, mais un regard effrayé de la victime nous commanda l'immobilité, bien que convaincus que si le reptile venait à s'attaquer à l'un de nous celui là serait un homme mort, tant est terrible et fatale la morsure de ce monstre.

L'infortuné Max, vêtu comme la plupart des officiers des frontières de l'Est le sont encore aujourd'hui, avec de larges pantalons de toile, pouvait sentir tous les mouvements du serpent. Son visage était devenu livide, des paroles sortaient de sa poitrine, sans que sa bouche fit un mouvement tant il craignait, que le moindre frémissement de ses muscles n'effrayât le reptile et ne hâtât sa morsure fatale.

Quant, à nous, nous ressentions pendant cette terrible scène une agonie presque aussi atroce que la sienne.

« Il m'entortille, murmura Max ; je le sens... froid glacé... sur ma jambe... il me serre... Pour l'amour du ciel, faites apporter du lait... Je n'ose pas élever la voix... Qu'on place le lait près de moi... Qu'on en répande un peu par terre ! »

Baker transmit l'ordre avec précaution, et un domestique sortit pour l'exécuter.

« — Ne faites point de bruit Williams... vous avez remué la tête ; par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous en conjure, ne recommencez pas. Mon sort sera bientôt décidé... J'ai laissé à New-York une femme et deux enfants : dites leur que je suis mort en les bénissant... que mes dernières pensées ont été pour eux... Le serpent enveloppe mon genou... Je leur laisse tout ce que je possède... Je crois même que je sens sa respiration... Grand Dieu ! mourir de cette manière ! »

En ce moment on apporta le lait on en répandit

sur le plancher ; le vase fut doucement posé sur terre et le domestique s'éloigna plein de frayeur.

Max parla de nouveau :

« Non ! non ! cela ne fait aucun effet !... au contraire, il se resserre davantage... Il vient de dérouler son anneau supérieur... Je n'ose me baisser pour regarder... mais je suis sûr qu'il vient de reculer la tête pour faire avec plus de précision, sa morsure... Mon Dieu ! ayez pitié de moi... ma dernière heure est venue ! »

Il s'arrêta encore. Après un moment de silence :

« Je meurs sans faiblesse... mais cette agonie surpasse tout ce qu'il est possible de souffrir... Ah !... le voilà qui déroule un autre nœud ; il me quitte... peut-être va-t-il s'attacher à quelque autre. »

Nul d'entre nous ne put s'empêcher de frissonner à ces paroles.

« Pour l'amour du ciel, ne faites aucun bruit ou je suis perdu. Le voilà qui me lâche encore... Va-t-il me mordre ? Ne remuez pas, mais soyez attentifs, Baker, il descend de votre côté... Oh ! cette agonie est par trop longue... encore une étreinte, et ce sera fini... Mais non... il me quitte tout à fait. »

Alors l'infortuné Max osa regarder à ses pieds ; le serpent était descendu ; le dernier anneau venait de se dérouler, le reptile allait vers le lait.

Et notre ami fut emporté dans son lit plus mort que vif.

Jamais je ne pourrai oublier cette scène.

J. ARNOLD.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'octobre, a eu lieu le 8 novembre, dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	30,941.....	\$50
2e prix, No.	5,093.....	25
3e prix, No.	14,800.....	15
4e prix, No.	5,991.....	10
5e prix, No.	16,673.....	5
6e prix, No.	7,925.....	4
7e prix, No.	1,871.....	3
8e prix, No.	1,981.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

66	3,415	8,604	15,066	19,759	23,191
251	4,081	9,767	15,065	19,947	23,804
279	4,296	9,802	15,260	20,036	24,411
472	5,202	10,639	16,152	20,551	25,158
492	5,767	10,970	16,343	20,825	25,647
507	6,132	11,076	16,431	21,278	25,980
639	6,753	11,209	17,199	21,598	26,658
651	6,811	11,392	17,380	21,602	26,886
949	6,836	11,996	17,609	21,805	27,254
981	6,945	12,971	18,300	21,878	28,047
2,031	7,576	13,761	18,717	22,224	28,217
2,374	7,833	13,800	18,838	22,801	28,823
2,428	7,922	14,138	19,212	23,152	28,977
2,454	8,243	14,700	19,495	23,170	30,651
2,818	8,283				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'octobre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Bédard, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Y a-t-il des femmes laides ?—Un journaliste parisien affirmait récemment que non.

Il se trouvait, quelques jours après, en soirée, quand se présenta devant lui une dame qui, certainement, n'était pas l'idéal de la beauté féminine. Elle avait, entre autres particularités, un de ces nez écrasés et retroussés qu'Alphonse Karr appelait des nez dans lesquels il pleut.

—J'imagine, dit-elle, en s'adressant au galant journaliste, que vous ne soupçonniez pas mon existence, quand vous avez affirmé qu'il n'y avait pas de femmes laides.

—Pourquoi donc ? madame, répliqua-t-il. Vous n'êtes pas laide. Vous êtes comme les autres femmes, un ange tombé du ciel... seulement, dame ! vous êtes tombée sur le nez.





LE GÉNÉRAL UHRICH, DÉFENSEUR DE STRASBOURG, RÉCEMMENT DÉCÉDÉ

VOYAGE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

## DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

III

Les brisants d'Akassa. — Sauvés ! — La Nun. — Salut au Niger ! — Les tribus hostiles. — Mes deux pirogues. — Peuplades en guerre. — Tu n'iras pas à l'est !

**M**ES Croumanes avaient courageusement repris les avirons, et lorsque tomba la nuit, comprenant que leur existence dépendait de ce suprême effort, ils continuèrent à ramer.

Je m'étais assis au gouvernail ; une petite lanterne sourde éclairait la boussole, que je ne quittais du regard pour interroger l'horizon qui s'étendait à l'infini devant moi.

Tout à coup, il me semble voir dans le lointain briller une lumière... Je n'ose m'en rapporter à mes yeux... Peut-être est-ce une étoile, peut-être ai-je eu un éblouissement ? J'appelle Sca-Breeze, le headman des rameurs, et lui demande si là bas, là-bas, il n'aperçoit rien.

— Je vois, fit-il, je vois... du feu !...

— Hourra ! cria tout l'équipage. Vive l'homme blanc !

Et, sous l'impulsion de ces bras vigoureux, le canot se reprit à nager avec une vitesse inusitée. Bientôt la lumière fut très distincte ; en même temps la crique s'élargissait notablement. Plus de doute, nous étions à l'embouchure d'une des rivières du Delta du Niger, et le feu que nous remarquions, ce devait être celui d'un ponton ou d'une factorerie européenne.

Je me dirigeais vers ce bienheureux phare, quand il me parut fuir à notre droite... Mais bientôt je me convainquis que c'était nous, au contraire, qui étions poussés de droite à gauche par un courant impétueux. Vainement les rameurs s'efforçaient d'y résister. Ils avaient beau déployer toutes leurs forces, visiblement nous étions emportés loin de la rive et de la lumière dont l'aspect avait ranimé notre courage.

En même temps, une ligne blanche qui me faisait l'effet de n'être plus qu'à quelque vingt mètres de nous, et un groiiement sourd, me révélèrent un nouveau danger : cette ligne blanche, c'étaient les récifs de la barre qui existe à l'entrée de toutes les rivières

du Delta, et, emportés par la violence du courant, infailliblement nous allions nous y briser.

— Jetez l'ancre ! jetez l'ancre ! m'écriai-je, tandis que je me mettais moi-même à la manœuvre.

Telle était la vitesse de notre course, que le choc d'arrêt nous fit tous tomber à la renverse. Selon toute apparence, le lourd anneau de fer qui reliait la chaîne au bateau ne tarderait pas à céder sous l'effet des eaux.

En vérité, ce furent de longues heures d'agonie, celles que je passai alors. Notre salut dépendait de la fidélité de notre ancre. Que sous les secousses que lui imprime à chaque seconde la fureur du courant, un seul chaînon vienne à se rompre, c'en est fait de nous... Or, je n'avais fait éprouver à Brass ni la solidité de la chaîne ni celle de l'ancre, et sur ce point je n'étais rien moins que tranquille.

Inconscients du danger, les Croumanes s'endor-

mirent : le feu qui brillait au loin leur promettait pour le lendemain de l'eau et des vivres ; c'est tout ce qu'ils souhaitaient.

Pour moi, c'était ma sixième nuit sans sommeil ; mais c'est à peine si je ressentais la fatigue ; toute mon attention se concentrait sur cette ligne blanche qui, à quelques pas de nous, semblait nous guetter.

Vers quatre heures du matin, le courant perdit de sa violence, c'était l'étalement de la marée. Peu après notre pirogue se mit à tourner en présentant sa proue à la mer, aux récifs ; la marée haute se dessinait. Je fis lever l'ancre et, nous aidant du courant pour remonter l'embouchure de la rivière, nous nageâmes vers une factorerie dont les hangars blanchis à la chaux sortaient de l'obscurité.

Nous étions sauvés !

L'endroit où nous nous trouvions s'appelle Akassa, et le courant qui avait failli nous précipiter sur les brisants, c'était celui de la Nun, qui se jette en cet endroit dans la mer. C'est, comme largeur, comme débit d'eau, la branche principale

vertes plaines, des forêts de palmiers, de riantes bouquets de bananiers, de bombax et de cocotiers enserrant amoureusement les rives du Niger ; sur la tige des palmiers nains et des dattiers épineux baignant dans l'eau, mille oiseaux aux couleurs chatoyantes font gaîment leur toilette en sifflant leur bonheur. Éparpillées sur les deux rives, des huttes nègres émergent du feuillage ; de noirs bébés tout nus, troublés dans leurs jeux, s'enfuient comme une nichée de moineaux effarouchés, tandis que, la calebasse sur la tête, des négresses descendent nonchalamment les berges du fleuve pour y puiser de l'eau.

Plus loin, s'élançant dans les airs de grands mancenilliers, dont les fleurs rouges émaillent la verdure ; comme c'est bien elle, comme c'est bien l'Afrique ! Et pour un drame d'amour sauvage quel superbe décor que cette nature pleine de sève et de vie, sous un soleil de feu ! Malgré soi, alors, l'illusion reprend le dessus ; un malgré passe tout vibrant d'harmonie, et sous le mancenillier, étendue sur un lit de fleurs, on croit entendre l'Africaine exhalant son dernier soupir dans un accent de désespoir et de rage d'amour.

Cependant le rêve ne dure pas : bientôt des villages détruits, ces vestiges de luttes, vous rappellent à la réalité et vous invitent à la froide prudence en révélant le voisinage de sérieux dangers. C'est qu'en effet les villages du bas Niger sont ouvertement hostiles aux Européens, et à maintes reprises épopées ont illustré ces rives barbares.

Cette hostilité se remarque jusqu'au village nègre de N'Doni, c'est-à-dire sur un parcours d'environ trente lieues, aussi longtemps qu'il existe des communications par les criques entre le Niger et les rivières du Delta. En voici la raison : les prêtres féticheurs, les rois et les chefs profitent de ces criques navigables pour venir commercer à la côte aux comptoirs des Européens, et ils apportent un soin jaloux à conserver ce monopole.

Or, lorsqu'ils virent l'homme blanc s'aventurer sur le Niger et tenter un négoce direct avec les indigènes, comprenant que leur position d'intermédiaires était menacée, ils fanatisèrent les peuplades de telle sorte que ces malheureux nègres, à qui l'on apportait le bien-être, la civilisation et la liberté, ont reçu leurs redempteurs à coups de flèches empoisonnées.

C'est à Onitsha que je quittai le petit vapeur sur lequel j'avais franchi cette première partie du Niger ; à partir de

cet endroit je restai livré à mes propres forces, résolu à commencer le cours de mes explorations dans les régions inconnues qui s'étendent à l'est d'Onitsha.

Deux de mes Croumanes avaient déserté à Akassa, deux autres disparurent à Onitsha ; j'en rôlai dix-sept naturels du Niger, — que je saluai ce superbe fleuve qui allait me mener à l'inconnu.

Pour qui vient de parcourir les mornes criques du Delta, c'est comme un rideau qui se lève, et le décor a si subitement changé d'aspect qu'on se croit sous l'empire de quelque mirage trompeur. Encadré de toutes les richesses d'une flore tropicale dans sa luxuriante splendeur, le large fleuve se déroule à perte de vue, révélant au voyageur tout un monde nouveau. Adieu, sombres palétuviers, compagnons rachitiques des tristes et interminables criques ! Une nature superbe se lève ici : de

du Niger ; mais elle est courte, et bientôt, au détour d'un brusque coude qu'elle dessine à la hauteur de l'île Darwall, on se trouve comme par enchantement en face du beau, du majestueux Niger.

Sur la rive régnait une grande animation. Les



De la voix et du geste ils nous criaient d'arrêter. — (Page 222, col. 1).

habitants couraient aux armes, et tout me faisait craindre qu'ils ne fussent animés envers nous des sentiments les plus hostiles. De la voix et du geste ils nous priaient d'arrêter ; d'aucuns faisaient avec leurs arcs semblant de nous mettre en joue ; il ne me souriait donc guère d'aborder dans ces conditions-là, et, bon gré mal gré, je m'apprêtais à passer outre, quand mes deux piroques furent soudain entourées par une vingtaine de canots montés par des sauvages qui, brandissant lances et javelines, manifestaient clairement leur intention de nous barrer le passage.

J'armai immédiatement tout mon monde, bien décidé à faire une trouée dans la flottille ennemie, quand mon guide d'Onitsha, après un court palabre avec les naturels, m'affirma que ceux-ci ne nous voulaient aucun mal, mais que leur roi désirait me voir.

Cette façon cavalière de me forcer à lui rendre visite m'inquiétait sérieusement ; mais je n'avais guère l'embarras du choix ; ils étaient là toute une bande autour de nous, et, pour le moment, point de retraite possible.

Je me décidai donc à descendre à terre, accompagné de mon interprète, de six Croumanes et de huit nègres d'Onitsha, et je laissai Sea-Breeze, avec le reste de ma troupe, à la garde des canots.

Le roi Ogené m'attendait sous un hangar de chaume qu'entourait une quadruple rangée de guerriers. Autour du roi lui-même il y avait toute une forêt de lances, et les grands dignitaires, debout, étaient armés d'arcs, de flèches, de couteaux, de javelines et de rares fusils à silex.

—Décidément, pensais-je, il souffle un vent belliqueux par ici, si ces gens-là me sont hostiles, j'aurai fort à faire pour me tirer de leurs mains.

Cependant je m'avançai le front haut vers le roi, qui, du geste, m'indiqua un siège qu'on venait d'apporter. Son air était bienveillant ; toutefois il ne me tendit pas la main, comme le faisaient d'ordinaire les chefs qui me recevaient. J'eus des soupçons, mais à tort ; j'appris plus tard par mon interprète qu'Ogené est à la fois valeureux et craintif, plein de courage à la guerre, et ailleurs peureux à l'excès, s'imaginant qu'on en veut à sa vie et qu'on médite de l'empoisonner. Telle est sa frayeur, qu'il n'ose toucher la main de qui que ce soit. Grand médecin, très versé dans la connaissance des simples, son savoir, en le mettant sur la trace des poisons les plus subtils, n'a fait qu'accroître ses terreurs.

—Beké (1), me dit-il, que viens-tu chercher ici ?  
—Grand roi, répondis-je, je viens voir si le sol de ton pays est fertile, si les produits en sont bons, s'il est des moyens faciles d'arriver jusqu'à toi, afin de pouvoir troquer les huiles de tes palmiers et les ivoires de tes éléphants contre les étoffes, les armes, les colliers de perles, et cent autres belles choses que nous autres, hommes blancs, nous fabriquons, là-bas, là-bas, et que nous t'apportons, si tu nous accordes une franche hospitalité.

—Ecoute, Beké, reprit-il je ne te veux pas de mal, car Tshuku (2), punirait celui qui toucherait à l'homme blanc ; mais je t'interdis de pénétrer plus avant dans mon pays ! Tu vois tout mon peuple en armes ; c'est que j'ai déclaré la guerre aux Ogidis, mes voisins, qui sont des mangeurs d'hommes. Si tu essayes de t'avancer du côté où le soleil se lève, je donnerai l'ordre de te tuer, toi et les tiens, et Tshuku n'en sera pas courroucé, car ce sera pour le bien de mes sujets. Rebrousse chemin vers le grand Osimirin (3) ; plus tard, quand les Ogidis seront exterminés, tu reviendras ici avec les belles choses dont tu parles, et je te fournirai en échange des huiles de palme et des ivoires.

Comme je risquais quelques observations, bien décidé que j'étais à ne point retourner au Niger par le même chemin, il me promit de m'indiquer une route qui se bifurque à l'ouest et rejoint la rivière Juam et le Niger, en ajoutant que si je persistais à me diriger vers l'est, vers les Ogidis, jamais il ne me le permettrait.

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

## LE GÉNÉRAL UHRICH

(Voir gravure)

**U**hrich, l'héroïque défenseur de Strasbourg, vient de mourir dans le petit appartement qu'il habitait, rue Boulainvilliers, à Passy (France).

Il était entré, depuis le 15 février dernier, dans sa quatre-vingt-cinquième année.  
Sous-lieutenant à dix-huit ans, il fut nommé, quatre ans après, lieutenant au 3e léger, puis capitaine en 1831, chef de bataillon au 3e de ligne en 1841, lieutenant en 1845, colonel au 3e léger en 1848, général de brigade en 1852, général de division en 1855. En 1862 il fut promu grand officier de la Légion d'honneur.

Le lendemain de la déclaration de la guerre franco-prussienne, le général Uhrich, quoique retraité depuis trois ans, reçut le commandement de Strasbourg, qu'il avait sollicité ardemment. Ce Lorrain patriote—le général était originaire de Phalsbourg—tenait, en effet, à mettre sa vaillante épée au service de la France dans la grande lutte qui allait s'engager.

On sait avec quel courage il organisa et dirigea la résistance dans cette ville de Strasbourg qui n'avait pas été mise en état de soutenir l'assaut d'une armée victorieuse, et le terrible bombardement que chacun se rappelle. Le général ne se résigna à capituler qu'à la dernière extrémité.

La belle conduite du général Uhrich lui valut l'admiration reconnaissante de tous les patriotes et une immense popularité. Le gouvernement de Tours lui conféra le grand-croix de la Légion d'honneur.

Les actes du défenseur de Strasbourg ont été, depuis, assez souvent discutés au point de vue technique. Mais aucune de ces critiques ne saurait effleurer la mémoire du vaillant soldat et du bon Français qui vient de disparaître.

La gravure allégorique que publie aujourd'hui LE MONDE ILLUSTRÉ est parfaite de composition.

On voit, à gauche, la cathédrale de Strasbourg, et à droite l'Alsace, personnifiée par une jeune fille portant le costume national. Au centre est le portrait du vaillant général, dont nous donnons une courte biographie.

## THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

### THÉÂTRE ROYAL

**U**innie Oscar Grey et W. T. Stephens joueront cette semaine dans *Without a Home* et *Saved from the Storm*, introduisant leurs célèbres chiens dressés.

Ces deux drames sont connus du public, et les applaudissements prodigués aux représentations passées parlent d'eux-mêmes suffisamment pour convaincre les amateurs que *Without a Home* et *Saved from the Storm* sont toujours un événement partout où ils s'affichent.

### ACADÉMIE DE MUSIQUE

M<sup>lle</sup> Geneviève Ward et M. W. H. Vernon, deux étoiles de la scène américaine, seront l'attraction de l'Académie de Musique, durant toute cette semaine.

On jouera lundi, mardi, mercredi et jeudi : *The Queen's Favorite* ; vendredi en double planche : *Nance Oldfield* et *Last Legs* ; samedi, matinée et soir : *Forget me not*.

## LA MODE PRATIQUE

### MODES NOUVELLES

**Le manteau.**—Plusieurs lectrices, en termes trop aimables, veulent bien me faire l'honneur de me consulter, entre autres choses, sur les nouveautés du moment.

Je voudrais satisfaire toutes mes gracieuses correspondantes. Malheureusement, la place m'est si rigoureusement mesurée, pour cause majeure, que je dois les prier d'attendre chacune leur tour.

Le dernier mot du genre comme manteau est toujours la loutre naturelle. Mais comme il n'est pas toujours possible ou raisonnable de dépenser 150 à 200 dollars pour se la procurer, on la remplace très richement, et tout à fait en trompe-l'œil, avec de la peluche de soie, — surtout si l'on garnit de putois, de renard ou de castor.

Mais ceci revient encore très cher. Aux bourses plus économes j'indiquerai l'emploi de la sealeskine, autre imitation de la loutre. Une jolie confection, même tout unie, ouatée, avec petit capuchon étroit, doublée de soie fantaisie ou du même ton, nouée par du ruban, ou attachée par une agrafe genre ancien, sera relativement bon marché et de grand genre.

A plus bas prix encore, il y a la peluche de laine. Les personnes en deuil pourront employer l'astrakan de première qualité. Toutes ces étoffes sont articles de draperie.

Quant aux formes, elles ont peu varié depuis l'an dernier.

COUSINE JEANNE.

## CONNAISSANCES UTILES

**Moyen simple et efficace pour enlever de l'œil des corps étrangers.**—Quand une poussière, un grain de sable, de tabac, etc., est entré dans votre œil, sous la paupière supérieure ou sous la paupière inférieure, défendez-vous de fermer l'œil ou de le froter avec vos doigts, vous augmenteriez ou vous prolongeriez une douleur déjà vive par elle-même. Au contraire par un courageux effort tenez votre œil grandement ouvert et fixez un objet quelconque ; après une minute ou plus, pendant laquelle vous aurez à peine senti la douleur, le corps étranger ne sera plus sous la paupière, vous le trouverez à l'angle intérieur de l'œil, contre le nez, ou bien il aura disparu.

Pour nettoyer les brosses à cheveux, il suffit de faire dissoudre dans de l'eau froide assez de soude de commerce pour rendre l'eau grasse au toucher ; on y plonge les brosses en les frottant pendant quelques instants.

On repasse les brosses ainsi nettoyées dans un autre eau complètement claire, et on les fait sécher après les avoir bien secouées.

Pour les brosses de luxe, dont les manches craignent l'eau, on prend du son et on frotte à sec avec une serviette jusqu'à ce que la brosse soit complètement propre.

**Baume contre la surdité.**—On prend deux onces d'huile d'olives chaude, dans laquelle on fait infuser pendant plusieurs jours, une pincée de rue et une pincée de fleurs de camomille ; on fait tomber, matin et soir, quelques gouttes de cette préparation dans les oreilles la tête penchée du côté opposé ; on ferme ensuite les oreilles avec un peu de coton.

## Mesdames, lisez



Qui n'a pas vu les broderies artistiques, la lingerie et les vêtements de toutes sortes pour dames et enfants, les jolis paniers aux formes les plus originales, les sacoches et les portepantouffles de la plus haute fantaisie, les coussins et les *tidies* aux plus merveilleux dessins, les couvre-pieds qui sont des modèles d'art et de patience par leur superbe travail, les patrons les plus nouveaux pour étampes, qui n'a pas vu toutes ces choses qui se confectionnent dans les

ATELIERS de MODES

— DE —

M<sup>me</sup> BRAZIER

127 RUE ST-LAURENT

n'a certainement rien vu. La réputation des ateliers de cette dame est faite, et nous ne voudrions faire inutilement des éloges sur la confection supérieure des objets de fantaisie qui en sortent.

Des modèles d'articles de fantaisie et d'ouvrages de tous genres vous sont montrés sur votre demande, et vous n'avez que l'embarras du choix pour ordonner la confection de ce que vous désirez avoir.

N'oubliez pas de faire une visite.

## SOLLICITATIONS IMPORTANTES !

Nous sollicitons respectueusement toutes les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ à venir faire une visite à notre établissement, c'est la maison par excellence pour les ÉTOFFES A ROBES, les ÉTOFFES A MANTEAUX, les FLANELLES et LAINAGES DE TOUTES SORTES... Nous faisons aussi les manteaux sur commandes à des prix très modérés. Notre département de modes renferme ce qu'il y a de plus recherché dans les CHAPEAUX, PLUMES DE FANTAISIE, GARNITURES, RUBANS et POMPONS, et des modistes expérimentées peuvent satisfaire les goûts les plus difficiles. Tant qu'aux bas prix de nos marchandises, qu'il nous suffise de dire que nous tenons à conserver la réputation que nous avons déjà acquise, de vendre à meilleur marché que partout ailleurs.

GAGNON & TOUSIGNANT

Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL

(1) Esprit blanc.

(2) Être suprême.

(3) Le Niger.



CHOSSES ET AUTRES

—Le papier fut inventé par les Chinois l'an 170 avant Jésus-Christ.

—Les catacombes de Rome contiennent les restes d'à peu près 6,000,000 d'êtres humains; ceux de Paris 3,000,000.

—Les quarante manufactures de chaussures que nous avons à Montréal, fabriquent annuellement 5,000,000 de paires de chaussures et paient chaque semaine environ \$40,000.

—Les servantes et même certaines maîtresses de maison ont la coutume de mettre les fers à repasser sur le poêle très chauffé longtemps avant d'être prêtes à s'en servir; en conséquence, ils sont ruinés. Car une fois chauffés au rouge ils ne retiennent plus la chaleur que peu de temps, et perdent aussi leur poli.

—Il existe une rivière en Algérie que la chimie de la nature a tournée en encre. Le ruisseau est formé par l'union de deux autres dont l'un est fortement imprégné de fer, tandis que l'autre contient de l'acide gallique. Les habitants des environs se servent de cette encre pour écrire leurs lettres et autres documents.

**HORACE PEPIN, L.D.S.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas. Confection supérieure, coupe de haut goût.

Mlle C. LEMIEUX

848, rue Sainte-Catherine, Montréal

**LE PALAIS D'ARGENT**

33 RUE ST-LAURENT

—O—

**Cadeaux de Noces**

—ET—

**d'Anniversaires de Naissance**

—O—

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quel- que reportes au-dessus de la rue Craig, un

**Assortiment d'Argenteries**

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville.

Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

**PALAIS D'ARGENT**

sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers des- sins dans les argenteries et articles plaqués.

**LA SEULE PLACE**

Où tout le monde veut aller mainte- nant, c'est chez

**M. A. RACICOT**

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à des Remèdes Sauvages Patentés, lesquels gué- rissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que: Dyspep- sie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diar- rhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures; Rhumatismes, Plaies, Ul- cères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rific, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

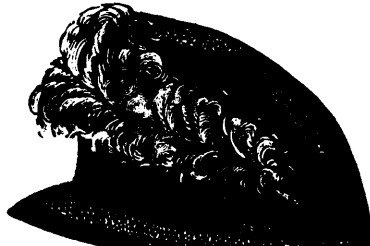
N. B.—Vous trouverez également les re- mèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez ma- dame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dlls Larivière.

**LE LANSDOWNNE !**

**NOUVEAU CASQUE EN FOURRURE POUR DAMES !!**



Le "Lansdownne" comme Casque.



Le "Lansdownne" comme Bonnet.

M. A. BRAHADI informe respectueusement les Dames de Montréal qu'il peut main- tenant prendre des commandes pour le CASQUE LANSDOWNNE EN FOURRURE, que les personnes les plus compétentes déclarent être le plus recherché, charmant, fashion- nable et unique descasques en fourrure pour dames jusqu'ici soumis à leur approbation et à leur choix. En vérité, on en fait tant de louanges, que je me suis assuré du patron et de tous droits prévenant l'infraction en Canada, de sorte qu'on ne peut l'acheter que de moi.

Nous avons actuellement un certain nombre d'échantillons de faits, que j'ai grand plaisir à montrer aux dames qui voudront me favoriser d'une visite. Je désire respectueuse- ment mettre les dames en garde contre les imitations. Les seuls casques véritables portent mon nom et la marque d'enregistrement du Dominion, No 4, en date du 2 octobre 1886, Ottawa.

**A. BRAHADI,**

COIN DE LA RUE NOTRE-DAME ET COTE ST-LAMBERT

**OBJETS D'ART**

Les personnes désireuses de s'installer con- venablement et richement ne sauraient mieux faire que d'aller visiter la

**MAISON A. SIMARD**

qui possède sans contredit le plus beau stock de Gravures, toiles, Peintures, cadres, Miroirs, moulures, Objets de fantaisie, Articles de Paris, Corbeilles en Sèvres

**Pour cadeaux de noces et du jour de l'An**

Les images chromo-lithographiques et sur acier, de cette maison, sont considérées comme des objets d'art, et nous ne saurions trop en- courager les amateurs de les aller visiter. Son exposition de tableau est une des plus riches du Dominion, et les cadres et moulures fabri- qués par cette maison sont supérieures à tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui, et sont vendus à des prix déhant toute concu- rence.

La maison A. SIMARD s'occupe de redo- rure de tous genres, et garantit chaque com- mande, laquelle est toujours exécutée promp- tement et soigneusement.

Une visite à cette maison, No 1662, rue Notre-Dame, convaincra l'acheteur des avan- tages offerts.



**Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes,**

ALLEZ CHEZ

**A. NATHAN,**

71, ST-LAURENT ET 1916 NOTRE-DAME

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambres, depuis 10 cts; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'ob- jets de tabacolistes. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

**EMBELLISSEZ VOS DEMEURES !!**

Rien ne paraît aussi bien dans un salon qu'un

**JOLI CANDELABRE**

L'objet le plus utile dans une salle à diner est

**Une Lampe à Suspensoire**

EN CUIVRE

Un article nécessaire pour une salle est une

**JOLI LAMPE DE PASSAGE**

Lorsqu'elle est pourvue d'un beau Globe en verre de couleur, l'effet est vraiment plaisant.

**Wiley's China Hall**

1801 Rue Notre-Dame.

Nous vendons la véritable HUILLE ASTRALE DE PRATT.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

**PHARMACIE EDMOND LEONARD,**

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assorti- ment des plus variés d'objets pharmaceu- tiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

NO 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

**ARCAND FRERES**

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et en- tière satisfaction est toujours donnée à l'a- cheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

**FUMEZ LE CIGARE**

**DOCTOR**

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

**LESAGE & AMIOT,**

**Ingénieurs Civils et Sanitaires,**

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLICITEURS DE PATENTES

**ET AGENTS D'IMMEUBLES,**

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

**Chester's Cure !**



Pour la L'Asthme, Toux, Rhumes, Bronchites, Cat harre, Enrouements, Etc, etc.

**LE GRAND REMEDE CANADIEN**

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In- failliable dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER,**

461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande bouteille..... \$1.00  
" petite bouteille..... 50

**Demandez à votre épicier le savon de**

Économisez votre temps et votre argent en vous servant du savon de 5 cents

Le meilleur, le plus éco- nomique.

**ESSAYEZ-LE**

**5c**

**EN VENTE PARTOUT**

**VETEMENTS D'AUTOMNE !**

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au chan- gement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées pa- raissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Ef- fets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

**British American Dyeing Company,**

Bureaux : 221, rue McGill; 2435, rue Notre- Dame; 693, rue Ste-Catherine.

**LE VOLEUR,** journal artistique, littéraire et d'actualité, 50c année d'existence Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des ar- ticles d'actualités sur les hommes marquants con- temporains, et sur les événements du jour une chro- nique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le "Voleur" paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.



RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Avant dîner et après un grand chagrin l'appétit est coupé.

SALON DE MODÉS

Les dames désireuses de se vêtir élégamment ne sauraient mieux faire que d'aller visiter les superbes Salons de Modes de Mlle Champagne, No 752, rue Ste-Catherine.

Ces Salons, quoique établis récemment, ont acquis une réputation supérieure, et chaque article qui en sort est remarquable par sa bonne confection et son élégance. Le haut goût en modes de Mlle Champagne est depuis longtemps reconnu, aussi en voit-on une preuve dans l'assortiment de marchandises de toutes sortes qui contiennent les comptoirs de ces Salons. Les articles de modes tels que chapeaux, plumes, garnitures, étoffes à manteaux, etc, sont admirables par leurs beaux dessins et leur richesse, et les plus difficiles n'éprouvent toujours que l'embarras du choix devant le splendide étalage de ces Salons.

JE SUIS FIER DE LE DIRE

Je, soussigné, François Dagenais, tailleur de pierre, demeurant au No 335, rue Saint-Hypolite, déclare et dit que : " Depuis treize ans, je souffrais horriblement de la maladie de l'Asthme, et, sur la fin de l'hiver dernier, j'étais devenu si faible, si souffrant, que mon médecin m'ordonna d'abandonner mon ouvrage, me disant que j'étais incurable, que je ne pouvais vivre longtemps et que j'étais exposé à tomber mort en travaillant. Depuis lors je n'ai pas pris de mieux, si ce n'est qu'au mois d'août ; informé du docteur herboriste Leduc, au No 634, rue Saint-Laurent, que je consultai, et qui me garantit que, si je prenais de son remède pour la Coqueluche, je serais guéri en quelques semaines. Après en avoir pris une semaine, je me sentis capable de reprendre l'ouvrage ; trois semaines plus tard, j'étais entièrement guéri.

Je me fais alors un devoir, tout en remerciant M. Leduc pour son remède, dont la valeur ne peut être payée suivant ses hautes qualités, de déclarer publiquement ma guérison.

Ne sachant signer, je fais ma marque en faisant cette déclaration en présence des témoins ci-dessous :

FRANÇOIS DAGEAIS, marque

Cyrille Lortie, ferblantier.  
Antime Daoust, boucher.  
Jos. Laurin, marchand de bois.  
Maurice Daoust, boucher.  
Témoins.  
Montréal, 3 novembre 1886.

DECLARATION

Par devant les témoins soussignés, Z. SANCARTIER, marchand de meubles, demeurant au No 983, rue Saint-Laurent, Montréal, déclare et dit : " Depuis seize à dix-sept ans, il souffrait horriblement, dans les saisons d'automne et d'hiver principalement, de la maladie de l'Asthme, et, qu'ayant été informé du " Remède de Leduc, " pour la Coqueluche, il en a fait usage pendant quatre semaines, et il est maintenant complètement guéri."

Il signe la dite déclaration, ainsi que les témoins :

ZOTIQUE SANCARTIER.

THOMAS BARRY,  
ED. N. NAIRNE BLACKBURN, témoins  
Montréal, 27 octobre 1886.

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2me porte Est de la rue Amherst

SPECIALITÉ : FOURRURES FINES

REDUCTIONS ENORMES

Sur toutes nos MARCHANDISES d'ici à la dissolution, au mois de janvier prochain

TOUT EST VENDU A SACRIFICES

-AU-

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

9371

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Colofortes.  
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morne, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,  
10 - RUE DE BRESOLES - 10

(BÂTIMENTS DES ARTS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

SOYONS SERIEUX

Voici l'Automne avec ses grands vents et ses pluies froides



MÉDAILLE D'OR  
MÉDAILLE D'ARGENT  
DEUX DIPLOMES  
7 PREMIERS PRIX



T. R. BARBEAU

LE POPULAIRE MARCHAND-TAILLEUR AU

1899 - RUE NOTRE-DAME - 1899

A dernièrement reçu de la célèbre maison H. et J. SHAW, de Huddersfield, Angleterre, l'assortiment le plus complet et le plus varié d'ETOFFES A PARDESSUS, TWEEDS POUR HABILLEMENTS, les SERGES du plus riche fini, etc., etc.

Spécialité de HARDES FAITES pour hommes et enfants.

Le département des vêtements faits sur commande est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON.

Le stock de FOURRURES de toutes sortes est maintenant au complet.

-CHEZ-

T. R. BARBEAU

1899, Rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel Balmoral.

LABBÉE & CIE,  
MARCHANDS DE

Ferronneries,  
Peintures,  
Huiles, Vernis, Vaisselles,  
Verreries,

USTENSILES DE CUISINE, Etc

-AU-

No 507, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL

J. M. FORTIER

-DE LA-

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane,  
de sa dernière importation, pour  
fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu  
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

W. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, Montréal

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cent. Jusqu'à \$3.00.

PULL OVER faits sur commandes à 2 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Howell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires, Bureau : rue Saint-Jacques, No 30, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 novembre 1886

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

VII

**R**é, fit Loupiat, tu n'en fis ni une ni deux. Tu partis...  
—Bien entendu ! Crever de faim à Paris, ou gagner sa vie de l'autre côté de la Manche, impossible d'hésiter...

—Et tu trouvas de l'ouvrage tout de suite ?  
—Dès le lendemain de mon arrivée.  
—Et tu es resté tout le temps chez les *Englishmen* !

—Comme vous le dites, père Loupiat... D'abord à l'étau pendant deux ans, puis cinq ans à l'ajustage et je passai contremaitre... Il a fallu la mort de Jack Polder, mon patron, pour que je me décide à quitter sa fabrique...

—Étais-tu à Londres même ?  
—Non, à Portsmouth...  
—N'as-tu donc pas trouvé là-bas une autre position ?

—Si... Trois ou quatre maisons de Plymouth et de Londres avaient entendu parler de moi et me faisaient des offres... Mais je voulais revoir le pays...

—Paris t'attirait, hein, mon gaillard !... fit Loupiat en riant.

—Certes Paris n'est point à dédaigner... répondit René. Mais j'avais un autre motif plus sérieux pour désirer revenir en France...

Le cabaretier remplit les verres.

—A ta santé, garçon ! s'écria-t-il ; puis il ajouta : Je vois ça d'ici... Une affaire d'amour... Est-ce que je me mets le doigt dans l'œil ?

—En plein...  
—Bah !... Tu m'étonnes, car enfin tu es jeune encore et bigrement bien bâti... Tu as dû inspirer plus d'un sentiment...

—Des sentiments comme ceux dont vous me parlez, autant en emporte le vent, mais l'amour sérieux m'a toujours fait peur... On est si libre quand on est garçon !... On n'agit qu'à sa fantaisie !... Personne ne vous taquine ! Et puis sait-on si l'on aura la chance de tomber sur une bonne femme ?... Bref je n'ai jamais songé à quitter le célibat... J'aurais pu me marier cependant, car je suis à mon aise...

—Tu as des économies ?...

—En travaillant là-bas pendant dix-neuf ans j'ai amassé quarante mille francs qui ne doivent rien à personne...

—Peste ! c'est une petite fortune... Tu pourrais épouser une brave fille qui t'en apporterait autant, et tu serais presque riche...

—Je sais bien que ça me donnerait le moyen de m'établir à mon compte, et cette perspective n'est point désobligeante... Mais pour le moment je rêve autre chose...

—Quoi donc, fiston ?

—Ah ! c'est une idée drôle, que vous ne comprendrez peut-être pas... Vous penserez que je

suis fou... Mais je n'y peux rien... C'est une monomanie, une toquade, une idée fixe...

—Enfin, dis-la, cette idée...  
—Eh ! bien, c'est de retrouver la veuve de mon protecteur Paul Leroyer et ses enfants...

—Je comprends ça parfaitement, attendu que, quoique je vive au milieu de tout ce qu'il y a de pis dans Paris, je n'en suis pas moins un brave homme... Paul Leroyer t'a fait du bien autrefois, tu veux rendre ce bien aujourd'hui à la veuve et aux enfants s'ils en ont besoin, c'est naturel et je t'approuve... Ça ne sera pas difficile de les retrouver, j'imagine...

—Très difficile, au contraire...  
—Comment ?

—A mon départ de Paris je vis M<sup>me</sup> Leroyer, je lui promis de lui écrire et je ne manquai pas de le faire...

—Elle te répondit ?  
—Jamais... Au bout de deux ans, comme elle ne me donnait pas signe de vie, je me lassai, je n'écrivis plus, et dix sept ans se passèrent sans

dez-vous à l'un d'eux ici ce soir... un brave homme... un commissionnaire.

—Comment as-tu appris ma nouvelle adresse ?...  
—On me l'a donnée à votre ancien établissement du canal Saint-Martin...

—Où je n'avais guère réussi... interrompit Loupiat. Ici je n'ai pas à me plaindre... ça marche... mais la clientèle est bien mêlée... ou pour mieux dire elle ne l'est pas du tout... Tous sujets à caution, mes clients...

—Vous n'avez jamais entendu parler de ceux que je cherche ?...

—Non... Après l'exécution de Paul Leroyer on ferma les ateliers... Depuis cette époque je n'ai revu ni la pauvre veuve ni ses mioches... Voilà du reste quinze ans que je suis ici, et je ne mets guère les pieds dans mon ancien quartier... Pourquoi ne t'adresses-tu point à la préfecture de police ?...

—Je l'ai fait.  
—Eh bien ?

—Eh bien, on ne m'a pas répondu... Peut-être M<sup>me</sup> Leroyer est-elle morte, peut-être a-t-elle quitté Paris...

—Peut-être aussi n'a-t-elle pas besoin de toi, ce qui serait fort à souhaiter.

—Oui, mais moi j'ai besoin d'elle... répliqua le mécanicien.

—Tu as besoin d'elle ?... répéta le cabaretier.

—Oui...  
—Et pourquoi ?

—Pour lui donner sa part de ma tâche !... Pour réclamer son aide dans l'œuvre de réhabilitation de la mémoire de Paul Leroyer qui a payé de sa tête le crime d'un autre !...

—Alors, positivement, c'est chez toi une conviction que ton ex-patron était innocent ?

—Est-ce que vous l'avez cru coupable, vous ?...

—Dame !... écoute donc... il y avait du pour et du contre... Assurément je doutais d'abord qu'il ait commis le crime, parce que je le connaissais honnête, travailleur, rangé, bon mari et bon père... Quoiqu'il eût fricassé toute sa fortune dans ses inventions de mécaniques, je ne pouvais pas me persuader que la misère avait fait de lui un assassin... et l'assassin de son propre parent... Mais, à la fin, il a bien fallu, comme les juges... comme tout le monde... me rendre à l'évidence...

—Oh ! s'écria René, l'évidence est souvent trompeuse !... Elle l'a été effroyablement ce jour-là !

—C'est ton idée...

—C'est ma certitude... J'affirmerais sur mon honneur que le médecin de campagne assassiné au pont de Neuilly

ne l'a point été par son neveu ! !

—Par qui donc, alors ? Il faudrait connaître les vrais coupables...

—Je les connaîtrai...  
—Quelle entreprise ! !

—Je la conduirai à bonne fin, et je rendrai l'honneur au nom de Paul Leroyer qui m'a servi de père...

—Si tu en viens à bout, tant mieux ! Tu es un brave cœur et je souhaite sincèrement que tu réussisses !...

—Je réussirai, foi de René Moulin !

—En attendant, vidons une autre fiole... Loupiat se leva pour aller chercher une seconde bouteille de chablis. Au moment où il revenait s'asseoir en face du mécanicien, un homme vêtu en commissionnaire



N'avancez pas, rugit ce dernier, ou je vous éventre.—(Page 8, col. 2).

nouvelles... Ces jours derniers, en arrivant à Paris, j'allai droit au logement que la famille habitait rue Saint-Antoine après avoir quitté celui de la place Royale au moment du procès de mon ex-patron... M<sup>me</sup> Leroyer n'y demeurait plus depuis je ne sais combien d'années, mais le portier se souvenait d'elle et me donna l'adresse qu'elle avait laissée... Je courus à cette adresse, impatient d'embrasser la pauvre femme et les enfants que j'avais fait sauter si souvent sur mes genoux... Une déception m'attendait... La veuve avait encore changé de demeure, mais cette fois sans dire où elle allait... Je perdais la trace...

—Ah ! diable ! Espères-tu la retrouver ?...

—Je n'en désespère pas... J'ai mis en chasse trois individus qui battent Paris de leur côté comme je le bats du mien... J'ai même donné ren-

entraîna dans l'établissement et promenait ses yeux autour de la salle.

A coup sûr il cherchait quelqu'un.

René le vit et lui fit un signe.

— C'est mon individu... dit-il au cabaretier, puis il demanda à l'homme qui s'approchait de lui : Eh bien ? y a-t-il du nouveau ?

— Rien...

— Ce matin vous espériez un peu, cependant.

— Oui, et je suis allé dans l'endroit où je comptais trouver un renseignement utile... C'était une fausse piste... On m'a bien dit qu'une dame veuve avait habité la maison dans le temps avec son fils et sa fille, tous les trois de l'âge que vous m'aviez indiqué, mais ils ne s'appelaient pas Leroyer...

— Quel était leur nom ?

— Monestier...

La veuve avait quitté peut-être le nom du supplicié... dit Loupiat.

— Peut-être en effet... répliqua René, Vous êtes vous informé de l'adresse actuelle de cette M<sup>me</sup> Monestier ?

— On l'ignore...

— Avez-vous demandé comment se nommaient le jeune homme et la jeune fille vivant avec leur mère ?

L'homme tira un carnet de sa poche, l'ouvrit et répondit :

— Ils se nommaient Abel et Berthe...

— Abel et Berthe ! répéta la mécanicien avec une indicible expression de joie. Ce sont eux ! Vous aviez raison père Loupiat... La malheureuse femme, dans l'intérêt de ses enfants, a cru devoir changer de nom...

Il ajouta, en s'adressant à son commissionnaire : — Et l'on n'a pas pu vous donner la nouvelle adresse ?

— Non, mais on m'a promis pour demain des indications qui pourront sans doute me mettre sur la voie.

— Eh bien ! demain nous irons ensemble, et, Dieu aidant, nous trouverons ! D'ailleurs si la mauvaise chance nous poursuit encore, et si la piste nous échappe une fois de plus, j'usurai d'un autre moyen, et celui-là je le crois infaillible...

— Quel est-il ? demanda curieusement Loupiat.

— J'irai au cimetière Montparnasse...

— Au cimetière Montparnasse ! répéta le cabaretier stupéfait.

— Oui, et je suis certain d'y rencontrer un jour la veuve sur la tombe de son mari... Allons, mon vieux camarade, remplissez mon verre... Je me sens heureux ce soir... Abel et Berthe sont vivants et mes pressentiments me disent que je les retrouverai bientôt...

## VIII

Tandis que ces choses se disaient en face du comptoir d'étain, Fil-en-Quatre et l'ex-notaire buvaient toujours à leur table et n'échangeaient que de rares paroles.

Ils semblaient inquiets ; leurs regards se tournaient avec une impatience manifeste du côté de la porte d'entrée.

Onze heures étaient sonnées depuis dix minutes et Jean Jeudi ne paraissait pas.

— Qu'est-ce qu'il peut faire, ce failli-chien ?... murmura Raoul Brisson entre ses dents.

— Le rendez-vous était bien pour onze heures, cependant... dit Fil-en-Quatre.

— Est-ce que tu as confiance, toi, dans ce paroissien-là ?...

— Pourquoi me demandes-tu ça, notaire ?

— Parce qu'il pourrait très bien, pendant que nous sommes ici à droguer en l'attendant, s'en aller rue de Berlin et profitant de ton indication, lever le magot à lui tout seul...

Fil-en-Quatre se mit à rire.

— Lever le magot à lui tout seul... répéta le bandit, non... non... je ne crains pas ça... il n'y a pas longtemps que je connais Jean-Jeudi, mais je le connais bien... c'est un bon garçon, franc du collier, et qui n'a jamais lâché les amis... Tu as tort de le soupçonner, notaire, car il ne se défie pas de toi, lui, à preuve qu'hier il plaidait ta cause vis-à-vis de moi, pour me décider à te mettre dans l'affaire... et je te garantis qu'il s'en tirait comme un avocat.

— Je sais bien... je sais bien... balbutia Raoul

Brisson, bon enfant, je ne dis pas, mais rudement ficelle tout de même...

— Ficelle ou non, il n'a qu'une parole...

A ce moment la porte, qui de la salle donnait sur la ruelle des Acadias, s'ouvrit d'une façon bruyante.

Fil-en-Quatre et Plume-d'Oie se retournèrent convaincus qu'ils allaient voir entrer Jean-Jeudi. Une désagréable surprise leur était réservée et les fit pâlir.

Sur le seuil se trouvait un commissaire de police, ceint de son écharpe et escorté d'une demi-douzaine d'agents en bourgeois.

L'ex notaire et Fil-en-Quatre se levèrent. Presque tous les buveurs en avaient fait autant, les uns avec stupeur et les autres avec épouvante.

Le père Loupiat quitta vivement la table de René Moulin et s'avança vers le magistrat.

Plume-d'Oie se pencha vers Fil-en-Quatre : — C'est une descente de police... murmura-t-il à son oreille. On cherche quelqu'un... tâchons de

Il se firent petits et se faufilèrent comme des couleuvres au milieu des groupes de buveurs pour gagner le fond de la salle, où une porte de sortie connue des habitués s'ouvrait sur les derrières.

Quelques habitués de particulièrement mauvaise mine, qui comme eux ne désiraient point avoir affaire à la justice, les suivirent. Déception nouvelle.

A la minute précise où ils allaient atteindre cette porte, elle s'ouvrit, laissant voir dans la pénombre une nouvelle escouade d'agents.

— Pincés ! se dirent nos personnages avec une irritation manifeste.

Le commissaire s'était avancé dans la salle, suivi de ses acolytes.

— On sait à la Préfecture que vous êtes un honnête homme et que vous ne protégez pas les voleurs, monsieur Loupiat, dit-il au cabaretier qu'il connaissait de longue date, mais votre maison est mal famée et mérite sa réputation... Nous avons été prévenus que des repris de justice en rupture de ban se trouvaient chez vous ce soir. Au nom de la loi, que personne ne sorte !

Il se fit un murmure parmi les buveurs.

— Silence dans les rangs ! commanda le propriétaire de la *Canette d'argent*. Il y a d'honnêtes à craindre avancent à l'ordre et viennent répondre à M. le commissaire...

— Tonnerre !... murmura le ci devant tabellion. Pas moyen de m'en tirer !... Le diable emporte Jean-Jeudi de m'avoir fourré dans cette souricière !

Un assez grand nombre de buveurs s'étaient approchés successivement du magistrat.

Ces buveurs n'avaient sur eux aucune preuve matérielle de leur identité, mais ils étaient connus du père Loupiat comme habitant du quartier.

On les avait laissés sortir librement.

Il ne restait plus dans le bouge que René Moulin et une douzaine de rôdeurs, faisant piteuse mine pour la plupart.

Fil-en-Quatre s'avança d'un air délibéré.

— Mon commissaire, dit-il, je demande à m'en aller... Je suis un particulier tranquille...

— Votre nom ?

— Jacques Hébert.

— Vos papiers ?

— Ignorant que j'en aurais besoin ce soir je ne les porte pas dans mes poches, mais j'ai un domicile...

— Où demeurez-vous ?

— Rue de la Charbonnière...

— Au *Petit-Assommoir*, n'est-ce pas ?... et vous vous appelez Claude Landry, surnommé Fil-en-Quatre.

— Mais, mon commissaire... balbutia le bandit, stupéfait de se voir si bien connu.

— C'est précisément vous que je cherchais... Je vous arrête...

— Je proteste... C'est une abomination... Je n'ai rien fait...

— Vous expliquerez alors sans la moindre peine au juge d'instruction la provenance légitime des montres que l'on vient de trouver au fond d'une malle en faisant perquisition dans votre chambre. Empoignez-moi ce gaillard-là... ajouta le commissaire en s'adressant aux agents, et ligotez-le s'il résiste, il est dangereux...

Fil-en-Quatre grinça des dents et serra les poings !

— Le premier qui me touche, je le descends ! s'écria-t-il d'une voix étranglée par la fureur.

En même temps il tira de sa poche un couteau catalan, l'ouvrit et le brandit au dessus de sa tête.

Les agents, qui l'enveloppaient, eurent un moment d'hésitation et reculèrent le devant misérable prêt à frapper.

Le commissaire leur donna l'exemple du courage.

— Vous avez peur de ce joujou ! fit-il en haussant les épaules. Soldat de la loi, je marche au danger comme un soldat... Voyez !...

Et il marcha vers Fil-en-Quatre.

— N'avancez pas, rugit ce dernier, ou je vous éventre...

Aussi calme qu'au moment de son entrée dans le cabaret, le commissaire avançait toujours.

Fil-en-Quatre s'élança, le bras levé. Il allait frapper.

Le magistrat stoïque était en péril de mort, lorsqu'un homme, faisant par-dessus les tables un bond prodigieux, tomba sur le bandit par derrière, l'enlaça de son bras gauche, et de la main droite lui arracha le couteau catalan.

Le misérable, écumant, voulut tenter une résistance impossible. En un clin d'œil il fut à terre, maintenu sous le genou de René Moulin qui l'avait déjà désarmé.

Les agents lui mirent les menottes et le contraignirent à se relever, ce qu'il fit de fort mauvaise grâce.

Pendant la lutte, une pince et un ciseau à froid étaient tombés de ses vêtements.

— Ah ! ah ! fit le commissaire, vous vous étiez muni de vos instruments de travail... Vous alliez sans doute en expédition cette nuit ?...

Fil-en-Quatre baissa la tête sans répondre.

— Monsieur le commissaire, s'écria l'un des agents qui avait mis la main sur l'ex-tabellion, lequel nous devons le déclarer, s'était laissé fouiller sans opposer la moindre résistance, en voici un de sa bande... Regardez...

Et l'agent exhibait les trousseaux de fausses clefs qu'il venait de saisir sur Raoul Brisson.

Le ci-devant notaire fut ligotté, ainsi que le reste des rôdeurs.

— Je vous remercie de votre courageuse intervention, monsieur, dit le commissaire à René Moulin, sans vous j'étais en grand péril... Permettez-moi de vous demander votre nom...

Le mécanicien se nomma.

— Monsieur le commissaire, s'empressa d'ajouter Loupiat, c'est un brave garçon de mes amis, qui arrive d'Angleterre et qui était venu me voir avec ce jeune homme...

Et il désigna le commissionnaire de René Moulin.

— Votre main, mon ami... reprit le magistrat en s'adressant au mécanicien. Je n'oublierai point que je vous dois la vie, et je vous demande de ne pas l'oublier non plus... Je suis votre obligé et je me trouverais très heureux de vous payer ma dette en me mettant à votre disposition si vous aviez par hasard besoin de moi...

— C'est à mon tour, monsieur, de vous remercier pour ces bonnes paroles... répliqua René Moulin. Soyez sûr que je m'en souviendrai et que, le cas échéant, j'irai vous trouver avec confiance...

Sur l'ordre du commissaire les agents sortirent du cabaret en faisant défilé entre eux les gredins qui venaient d'être mis en état d'arrestation. Naturellement il y avait foule dans la rue, l'éveil ayant été donné par les buveurs laissés libres.

En ce moment, un homme de mauvaise mine et de maigreur invraisemblable, se dirigeait d'un pas rapide vers le cabaret de la *Canette d'argent*.

Cet homme s'arrêta court en voyant la masse des curieux et jeta sur cette masse un regard inquiet.

Nos lecteurs ont reconnu Jean-Jeudi, arrivant un peu tard au rendez-vous donné par Fil-en-Quatre.

En présence d'un pareil rassemblement à une heure aussi avancée il ne lui fut pas difficile de comprendre qu'il se passait quelque chose d'important mal au cabaret de la *Canette d'argent*.

— Qu'y a-t-il donc, ma petite mère ? demanda le maigre coquin à une commère pérorant au milieu d'un groupe.



La bonne femme mit ses poings sur ses hanches et répondit :

—Pardine, toujours la même chose... Une descente de police... Depuis que le père Loupiat, ce mastroquet de malheur, est venu s'établir ici, le quartier est empoisonné de mauvaises gens, filous et voleurs, et pis encore...

## XI

—Comment ! s'écria Jean-Jeudi avec un aplomb superbe, on reçoit cette clique-là dans des endroits publics !... C'est révoltant, parole d'honneur ! On expose un honnête homme, un bon travailleur, un ouvrier sans défiance, à trinquer ou à faire un cent de piquet avec un gredin, au risque d'être compromis et de se trouver mal noté sans le savoir...

—C'est ce qui a failli m'arriver tout à l'heure, camarade... fit un jeune homme proprement vêtu, en prenant part à la conversation. J'étais à la *Canette d'argent* où je consommais un *petit noir*, quand le commissaire est arrivé avec ses agents pour faire sa raffe... Si je n'avais pas été un voisin, et connu de Loupiat, je risquais d'aller coucher au Dépôt... On a beau avoir sa conscience pour soi, ça ne pose pas bien un homme.

—Je crois, moi, dit un autre, que dans cette affaire là il n'est point question de voleurs...

—Et de quoi donc, alors ? demanda Jean-Jeudi.

—On parle d'un complot politique... On assure qu'il y a en ce moment à Paris des gens venus de Londres avec une machine infernale comme du temps de Louis Philippe, à seule fin de faire sauter le gouvernement.

—Faire sauter le gouvernement ! dit un ouvrier avec un gros rire. Comme vous y allez, camarade ! Tout ça, c'est des cancons !... La boîte du père Loupiat est une souricière à filous, un vivier à coquins où la police pêche en eau trouble, et pas autre chose !... Regardez-moi un peu ces gaillards qu'on emmène... Ça a-t-il l'air de conspirateurs ?... Et l'ouvrier désignant les gens arrêtés qui, les menottes aux poignets, commençaient à sortir du cabaret entre les agents.

Soudain Jean-Jeudi tressaillit.

Il venait de reconnaître Fil-en-Quatre, solidement ligotté, et de plus tenu par deux hommes.

—Tonnerre ! murmura-t-il, l'animal s'est laissé pincer !... que le diable l'emporte !

Immédiatement après Fil-en-Quatre, venait l'ex-notaire, la tête basse.

—Plume-d'Oie aussi ! reprit Jean-Jeudi, allons, le coup est manqué.

Avec une louable prudence il se dissimula dans la foule.

Il avait peur qu'un signe de reconnaissance maladroit de l'un des prisonniers ne vint le désigner à l'attention du commissaire de police.

Les agents et leurs captures s'éloignaient, suivis par les curieux qui ricanaient et poussaient des huées.

Jean-Jeudi se trouva bientôt presque seul dans la rue déserte.

—Pas de chance ! balbutia-t-il, furieux et désappointé. Au moment de mettre la main sur un magot superbe, un vrai coup de fortune, patatras ! tout s'effondre ! Et ça n'est pas ma faute, je les avais prévenus, les nigauds ! Qu'est-ce que je vais faire, moi, à cette heure ?... Il ne me reste pas cent sous ! Comment me remplit-je ?

Jean-Jeudi réfléchit pendant quelques secondes, puis il releva la tête.

Le découragement empreint sur son visage avait disparu.

Ses yeux étaient brillants. Il souriait.

—Sapristi, que je suis bête ! reprit-il en poursuivant son monologue. Je me demande ce que je vais faire ? Parbleu, c'est bien simple... J'ai tous les renseignements, toutes les adresses, je tenterai le coup à moi tout seul, pas plus tard que cette nuit, et si je réussis, ce qui est bien possible, car je suis un malin, j'irai rue de la Reynie, numéro 17, retirer les malles de Plume-d'Oie en payant son propriétaire, et chercher les paperasses dont l'ex-notaire a parlé et qui vaudront des mille et des cents entre les mains d'un homme habile... Les autres sont sous clef... il y resteront un bon bout de temps, et la grenouille entière sera pour Bibi !... Décidément j'aurais grand tort de prendre la chose au tragique... J'ai mon diamant de vitrier,

ma boule de poix, un eustache bien affilé... je suppléerai au reste comme je pourrai... Il est encore trop tôt pour aller flâner rue de Berlin... Rien ne m'empêche d'entrer chez Loupiat... La police ne fait jamais deux raffles de suite, et je pourrai casser une croûte et boire un coup en toute tranquillité...

Jean-Jeudi franchit d'un pas délibéré le seuil de la *Canette d'argent*.

Le cabaret était à peu près désert.

Il ne s'y trouvait que le propriétaire, sa femme, et René Moulin, car le commissionnaire employé par ce dernier venait de partir.

—Bonjour, la compagnie... dit Jean-Jeudi en saluant avec une politesse raffinée. Une *chopine*, s'il vous plaît...

La mère Loupiat remplit la chopine demandée qu'un garçon plaça sur la table voisine de celle où son mari et le mécanicien avaient repris place vis-à-vis l'un de l'autre.

—C'est tout ce qu'il vous faut ? demanda le garçon.

—Je voudrais avoir, si ça se peut, un morceau de fromage et deux sous de pain.

—Ça se peut très bien... C'est-il du brie ou du guyère que vous voulez ?

—Oh ! ça m'est égal... n'importe lequel... Je suis sobre par tempérament et je n'aime pas boire sans manger...

Le garçon apporta le pain et le fromage.

Jean-Jeudi se tourna vers Loupiat.

—Tout à l'heure, lui dit-il, la rue était noire de monde... Qu'est-ce qu'il y a donc eu chez vous ? Une batterie ?...

—Non, répliqua le cabaretier, des arrestations...

—Tiens... tiens... des voleurs sans doute ?...

—Oui, une bande de vauriens... et même celui qui semblait être le chef, et que j'ai entendu nommer *Fil-en-Quatre*, a voulu jouer du couteau sur le commissaire.

—Pas possible !...

—C'est pourtant comme ça...

—En voilà un gredin ! s'écria Jean-Jeudi avec conviction. On va l'expédier à Brest ou à Toulon, bien sûr, et il n'aura que ce qu'il mérite ! Un commissaire dans l'exercice de ses fonctions, c'est sacré ! Moi, je respecte les commissaires et je vénère les agents de police ! S'il n'y en avait pas, qu'est-ce que deviendraient les honnêtes gens ?... On ferait bien de mettre la main sur tous les filous de la capitale... Paris n'est plus sûr, parole sacrée !... On n'ose pas sortir le soir quand on a sur soi des valeurs... On risque d'être dévalisé à chaque pas... C'est effrayant...

En disant ce qui précède Jean-Jeudi mangeait d'un grand appétit son pain et son fromage.

Il se versa à boire.

—A votre bonne santé, messieurs... fit-il.

—A la vôtre... répondit le père Loupiat à qui ce nouveau client, de mine médiocre, il est vrai, mais très poli et beau parleur, ne déplaisait pas.

—Fameux, votre petit bleu... s'écria Jean-Jeudi, après avoir bu.

—C'est un joli Suresnes... répliqua le cabaretier flatté, il est jeune, mais il est franc... Il me semble que je vous ai déjà vu... ajouta-t-il. Est-ce que vous êtes du quartier ?...

—Non, monsieur, mais j'y viens souvent, et j'ai déjà eu l'occasion d'entrer dans votre établissement dont j'ai remarqué la bonne tenue. Je suis employé aux courses chez un grand quincaillier de la rue Saint-Antoine, et on m'envoie de temps en temps porter des paquets à Clichy et aux Bati grolles...

—Ce n'est pas tout près...

—Fichtre non !... Aussi ça fait soif.

Jean-Jeudi se mit à tousser.

—Saperlotte ! reprit-il, voilà que je m'étrangle et ma chopine est vide... Donnez m'en vite une autre...

—Ne vous étranglez pas, dit René en prenant la bouteille placée devant lui, et en remplissant le verre de Jean-Jeudi. Buvez ça en attendant qu'on vous serve...

—Merci, monsieur... C'est un velours... du vrai chablis, je m'y connais... Eh ! au lieu de la chopine, qu'on m'en donne une bouteille, ça me procurera l'avantage de vous rendre votre politesse...

—Ah ! c'est bien inutile... fit le mécanicien en riant.

—J'y tiens, monsieur, et vous ne voudriez pas me désobliger en refusant un verre de chablis...

—Soit... Mais rien qu'un... Il faut que je me sauve... Je demeure loin d'ici.

—Où es-tu descendu ? demanda Loupiat.

—A l'hôtel du *Plat-d'Étain*, rue Saint-Martin, et il y a loin...

—Bon... nous ne te retiendrons pas... Je vais chercher moi-même la bouteille de monsieur...

Et le cabaretier quitta son siège.

—Paraît que vous n'habitez point Paris... dit Jean-Jeudi à René.

—Non, et j'ai passé dix-neuf ans sans y mettre le pied, quoique je suis Parisien pur sang...

—Vous étiez en province ?...

—Non... à l'étranger... en Angleterre...

—A Londres, sans doute ?

—Non, à Portsmouth.

—Mais vous êtes allé à Londres ?

—Cinq ou six fois

—Vous y avez des camarades ?

—Fort peu... Trois ou quatre collègues, car il faut vous dire que je suis mécanicien de mon état...

—Une belle partie, où l'ouvrier gagne beaucoup quand il est habile... J'ai toujours envie de voir l'Angleterre, mais vous comprenez, pas moyen, faute de monnaie pour payer le voyage... Je connais quelqu'un qui habitait Londres et qui a travaillé pour un personnage très cossu, nommé Dick Thorn...

—Dick Thorn... répéta René Moulin.

—Vous en avez entendu parler, peut être ?

—Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

—Ça n'aurait rien d'étonnant, puisqu'il s'agit d'un millionnaire...

—Je cherche où je l'ai entendu... Ah ! je me souviens... C'est dans l'hôtel où je suis descendu à Londres la veille de mon départ pour la France... Un motif particulier me donnait le désir de savoir quelles personnes avaient habité avant moi le logement que j'occupais... Je demandai communication du registre de l'hôtel... Les personnes qui m'avaient précédé se nommaient mistress et miss Dick Thorn... Voilà pourquoi ce nom m'a frappé...

## X

Jean-Jeudi écoutait son interlocuteur avec une curiosité manifeste, quoique rien de ce qu'il entendait ne vint confirmer ou démentir les renseignements donnés par Fil-en-Quatre.

Une phrase de René Moulin le frappait et l'intriguait, celle-ci : "Un motif particulier me donnait le désir de savoir quelles personnes avaient habité avant moi le logement que j'occupais."

—Que signifie cela ? se demandait Jean-Jeudi. Ce bonhomme serait-il un mouchard ? il n'en a pas l'air... En tout cas, c'est assez causé...

Loupiat était revenu s'asseoir. La bouteille était bue.

Jean-Jeudi se leva.

—Combien vous dois-je ? demanda-t-il.

—Une chopine, deux sous de pain, deux sous de fromage... total douze sous...

—Et la bouteille que vous oubliez...

—C'est moi qui paye... dit René.

—Ah ! mais non ! s'écria Jean-Jeudi. J'ai offert, je veux payer... Je ne suis pas bien riche, c'est vrai, mais je sais vivre, et d'ailleurs inutile d'économiser... Le moment n'est pas loin peut-être où j'aurai le gousset bigrement bien garni et où je lâcherai la quincaillerie...

—Vous attendez un héritage ? demanda Loupiat en riant.

—Ça vous paraît cocasse, et c'est cependant positif, ou à peu près... Ma fortune dépend de bien peu de chose... Une femme à trouver... ou plutôt à retrouver, et me voilà riche...

René Moulin drissa l'oreille.

—Une femme ?... répéta-t-il.

—Une femme que je n'ai pas vue depuis vingt ans... oui, camarade... c'est la pure vérité...

—Depuis vingt ans ! s'écria René Moulin, de plus en plus surpris et intrigué.

—C'est comme j'ai l'avantage de vous le dire... Que diable trouvez-vous d'étonnant à cela ?...

—Une étrange similitude de position entre vous et moi...

—Est-ce que, par hasard, de votre côté, vous cherchez quelqu'un ?...

—Oui.

—Une femme aussi ?

—Une femme que, comme vous, j'ai perdue de vue depuis bien des années...

—Ah ! ah ! Tiens, c'est drôle, en effet. Mais il n'y a guère de chance que ce soit la même.

—Comment s'appelle la personne dont vous avez perdu la trace ? demanda le mécanicien.

—Ça serait difficile à vous dire, répliqua Jean-Jeudi.

—Pourquoi ?

—Je n'ai jamais su son nom.

—Allons donc ! vous plaisentez !

—Pas du tout !..... Ça a l'air d'une blague et pourtant ça n'en est pas une... Pour retrouver la paroissienne en question il faut que je la rencontre et que je la reconnaisse..... Ah ! c'est toute une histoire... une histoire de famille... et, vous savez, les histoires de famille, ça cache souvent des secrets qu'il est prudent de garder pour soi..... Aussi, je n'en dirai pas plus long...

—Et vous ferez bien..... murmura René convaincu par la réflexion que ses recherches et celles de son compagnon de hasard ne pouvaient avoir un même but.

Nos lecteurs savent déjà qu'il se trompait à moitié et qu'un lien sinistre unissait Claudia Varni à la veuve du supplicié.

—Allons, au plaisir de vous revoir... dit le voleur émérite en se levant. Vous avez l'air d'un bon garçon.... Quand je reviendrai dans le quartier je serai content de vous retrouver ici pour trinquer avec vous et, si jamais je touche mon fameux héritage, je vous payerai un déjeuner qui se portera bien...

Il était en ce moment un peu plus de minuit.

Jean-Jeudi paya sa dépense, quitta le cabaret, descendit du côté de la rue de Clichy, gagna la rue d'Amsterdam et arriva rue de Berlin.

Jean-Jeudi n'avait point oublié le numéro donné par Fil-en-Quatre.

Il fit halte en face de l'élégante construction, et il en examina attentivement la façade.

Toutes les fenêtres étaient closes. Aucune lueur, pas même celle d'une veilleuse, ne filtrait à travers les persiennes.

—Hum ! murmura le bandit, on jurerait qu'il fait noir là-dedans comme dans un four, mais il ne faudrait nullement s'y fier... Dans les maisons riches il y a des volets intérieurs, ou des doubles rideaux très épais, et la lumière que je ne vois point pourrait fort bien briller incognito... Faut de la prudence... Il s'agit d'étudier maintenant l'envers du logis, mais je ne voudrais pas escalader les palissades..... On y risque sa peau et je tiens à la mienne, n'en ayant aucune autre de rechange.... Si je pouvais trouver une planche facile à décoller, ça ferait bien mon affaire...

Jean-Jeudi alluma sa pipe et, se donnant des allures de flâneur, marcha lentement le long des palissades, tâtant les planches au passage dans l'espoir que l'une d'elles, fléchirait sous la pression de la main.

À droite et à gauche de l'hôtel ses résultats furent négatifs... la clôture était solide.

Le voleur tourna l'angle d'une rue nouvellement percée et longeant les terrains situés derrière l'hôtel.

Là, tout devenait sombre et lugubre.

Pas de maisons ; pas de becs de gaz ; pas de trottoirs.

Une boue gluante, des ornières profondes creusées par les roues des fardiers chargés de matériaux.

À droite et à gauche, des chantiers.

—Saperlotte ! se dit Jean-Jeudi. Aucun risque que les patrouilles se promènent dans ce mar-gouillis... Si je ne me trouve pas d'ouverture de ce côté-ci, je pourrai sans crainte me permettre l'escalade...

Et il suivit la clôture.

Tout à coup il s'arrêta.

Les palissades étaient remplacées par une muraille.

—Inutile d'aller plus loin... pensa le maigre coquin. Point d'ouvertures... Il faut enjamber... Allons-y !

Il éteignit sa pipe, la mit dans sa poche, s'éleva

à la force des poignets avec une vigueur et une précision de gymnaste jusqu'à la traverse qui reliait les planches entre elles, et bientôt il fut de l'autre côté sur un terrain solide encombré de hautes herbes.

Rien ne lui fut si facile que de s'orienter. Il se trouvait juste en face des derrières de l'hôtel habité par mistress Dick Thorn.

À sa droite des blocs énormes, des cubes gigantesques d'une blancheur crayeuse, attendaient le marteau du tailleur de pierre.

À sa gauche se trouvait un hangar.

—Pourvu qu'il n'y ait personne là-dedans... murmura le bandit, il faut s'en assurer...

Il se coula entre les blocs de pierre, ayant grand soin de s'effacer dans l'ombre pour éviter d'être aperçu si le hasard voulait que le hangar servît d'asile ou de cachette à quelqu'un.

En moins de deux minutes il arriva sans encombre à son but.

Sous la construction légère et provisoire se trouvaient des amas de planches, des perches d'échafaudage, des échelles, des cordes, des tombereaux, brouettes, des outils de toutes sortes, pelles, pioches, leviers, pinces, scies, etc...

Jean-Jeudi passa rapidement l'inspection de toutes ces choses et furata dans les moindres coins afin de s'assurer qu'aucun rôdeur ne s'y trouvait endormi ou aux aguets.

Ces recherches minutieuses lui donnèrent à cet égard une sécurité complète.

Il quitta le hangar après l'avoir exploré et se dirigea vers le mur qui formait la cour de l'hôtel.

Les fenêtres, de ce côté, n'étaient garnies ni de volets, ni de persiennes. Aucune ne se trouvait éclairée.

—La besogne, se dit le voleur, ne me semble pas bien difficile, mais le mur est trop haut pour mes petits talents gymnastiques... Je me casserais les reins en tentant l'aventure ; en outre, une fois de l'autre côté, je ne pourrais peut-être pas remonter et je serais pincé comme un rat dans une ratière... heureusement que j'ai sous la main des échelles à bouche que veux-tu ! C'est une veine carabinée !

Jean-Jeudi retourna au hangar.

Il choisit, parmi plusieurs échelles de maçons, la moins longue, la plus légère, et la plaçant sur son épaule, il revint auprès du mur contre lequel il l'appuya sans bruit.

Avant de gravir le premier échelon il tâta ses poches afin de s'assurer qu'il n'avait perdu ni son diamant de vitrier, ni sa boule de poix, ni le couteau à lame épaisse et bien effilée qu'il appelait son *eustache* et dont il comptait ne faire usage qu'en cas de stricte nécessité, c'est-à-dire si l'une des femmes se réveillait et criait à l'aide.

Lorsqu'il eut constaté que rien ne lui manquait, il ajouta mentalement, en se grattant la tête :

—C'est très bien, mais c'est insuffisant... Il me faudrait ouvrir les meubles, et je n'ai pas un seul rossignol... Je comptais sur Fil-en-Quatre ! Impossible cependant de crocheter une armoire ou un bureau avec mes doigts ! Voyons un peu si je ne trouverai pas là-bas quelque chose...

Il reprit pour la troisième fois le chemin du hangar.

Le ciel s'était couvert depuis un instant. De gros nuages cachaient la lune et rendaient les ténèbres opaques.

Jean-Jeudi mit la main en tâtonnant sur des pinces, mais elles étaient trop grosses, trop lourdes surtout, et l'obscurité ne permettait point d'examiner les petits objets.

Le bandit eut une inspiration.

*La suite au prochain numéro*

Allez chez COUTLÉE & CIE, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous désirez changer ou acheter pianos ou orgues de première classe garantis pour 6 ans, allez chez COUTLÉE & CIE.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-la chez COUTLÉE & CIE, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.

## THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS Propriétaires-Gérants

Semaine commençant lundi, le 8 novembre.  
Matinée tous les jours

ENGAGEMENT SPÉCIAL DE

MINNIE OSCAR GRAY ET W. T. STEPHENS

Lundi, Mardi et Mercredi, matinées et soirées,

WITHOUT A HOME!

Judi, Vendredi et Samedi, matinées et soirées,

SAVED FROM THE STORM!

Deux beaux mélodrames, introduisant les chiens étonnants Roméo, Zip, Hero, Leo, Major et King. Décors superbes et appropriés et acteurs sans pareils.

ADMISSION 10, 20 et 30 cts



Nous ne saurions trop conseiller aux nouveaux ménages de visiter la maison

L. DENEAU

pour l'achat de leurs services de tables et de chambres, car cette maison offre en ce moment les plus beaux services à des prix exceptionnellement bas.

Nouvelles argenteries et verreries reçues cette semaine à la maison

L. DENEAU

2023, NOTRE-DAME, MONTREAL

LA PLACE POUR SE PROCURER LES MEILLEURS THEES ET CAFES

AVEC GARANTIE ET SATISFACTION EST CHEZ

GEORGE BRISTOL,  
177, rue Saint-Laurent, Montréal

SALON DE MODES

DE  
MADAME J. E. VAINK

1931 RUE NOTRE-DAME



Deuxième ouverture de Modes d'Automne à ce magnifique Salon. Le public est cordialement invité à venir visiter le bel assortiment de chapeaux, plumes, fleurs et garnitures de chapeaux de tous genres. Haut goût, exécution prompte de toute commande et satisfaction générale.

Mlle Louise Jolivette, aussi de New-York, et autrefois de la maison N. E. Hamilton, est spécialement chargée de la chapellerie.

Coupe du plus haut goût et confection supérieure de manteaux, etc.

N'oubliez pas de visiter avant de commander ailleurs

## CHAUSSURES !

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence. Claques à 5 cents de bénéfice par paire. Une visite conviendra l'acheteur des avantages qu'offre en ce moment la

MAISON N. GAGNON,  
802, rue Sainte-Catherine, Montréal

L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné. A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à vendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.